

Il a dit

«Tu as mal réalisé, tu as tué une franchise»

Samy Naceri Acteur, à propos de «Taxi 5», le dernier volet de la série, dans lequel il ne figurait pas



Célébrations pour Johnny

Ses fans s'organisent
Décédé en décembre, Johnny aurait célébré ses 75 ans le 15 juin. Deux admirateurs se sont associés afin d'organiser une cérémonie pour les 75 ans du rocker. Un service par des fans, pour les fans, ont-ils promis.



Affaire Cantat

Enquête ouverte
Bertrand Cantat a demandé à être entendu par la justice, qui aurait ouvert l'enquête sur le suicide en 2010 de son ex-épouse Krisztina Rády.

Critique

Une nuit, bercé par Depardieu et Barbara

Pour le premier week-end des Athénéennes, il y eut à l'Alhambra du classique, du jazz, puis le monstre est arrivé et le public a frissonné

Fabrice Gottraux
@fabgottraux

«Je ne suis pas une intellectuelle. Je ne suis pas une héroïne. Je suis une femme qui chante.» Ce soir, Gérard Depardieu pénètre la poésie de Barbara. Ce soir, le féminin de la dame brune est le sien.

Dimanche 3 juin, il est 20 h. L'Alhambra s'anime. Il y a foule au festival Les Athénéennes, tant de monde qu'on a ouvert les galeries, les bas-côtés. De là, on voit le public attentif face à l'«événement» du week-end. Depardieu va chanter, accompagné par le dernier pianiste de Barbara, Gérard Daguette. Debout devant le grand piano, costume sombre, tenue sobre, seul le visage de l'acteur est éclairé. Le silence est total quand l'histoire commence.

Au programme, les chansons de Barbara parmi les plus fameuses, «À mourir pour mourir», «La

«Depardieu chanteur. On n'en attendait pas tant. Pourtant, le comédien a la justesse requise»

solitude», «L'Aigle noir», «Göttingen», «Marienbad», «Nantes». Et d'autres, cependant, que le grand public, les plus jeunes a fortiori, a pu oublier: «L'île aux mimosas», «Sid'Amour à mort», «Emmène-moi», encore, tiré du spectacle «Lily Passion» qu'avaient joué ensemble le comédien et la chanteuse, il y a trente ans de cela. Mais aussi, entre deux titres, des citations, tirées des interviews, des Mémoires. «La chanson, ma médecine, mon poison», «l'homme, horreur et beauté tout à la fois». «Oui, je crois en Dieu». Mots dits du bout des lèvres, sans outrance. À peine les bras qu'il s'écartent, une rose rouge à la main, lorsque, au terme de cette longue course d'une intensité inouïe, la foule lui lance des fleurs.

Ni trop ni trop peu: énorme
Trop solennel? Peut-être est-ce là un genre de tour de chant que notre époque ne connaît plus. Prenez une vedette, trouvez le bon répertoire: ensemble, cela donnera un «entre quatre yeux» soutenu de confessions. Rappelle-toi hier, on écoutait Barbara en concert, on découvrait l'acteur incodice, s'es-sayant même à la chanson, au rock! Ce souvenir d'une époque révolue joue à plein. Depardieu raconte tendrement sa dame, grognant parfois, tonnant s'il le faut. Il y a de la tirade, du génie théâtral. «J'avais trop aimé Barbara...»
Le piano veille, pompant déli-



Gérard Depardieu chante Barbara, à l'Alhambra le dimanche 3 juin, pour le festival Les Athénéennes. STEEVIE UNCKER-GOMEZ

catement des cadences en rythmes ternaires, allumant ici et là de beaux drapés d'harmonies, à peine un léger péché de romantisme, parfois une once de jazz. Puis retourne dans la pénombre à

sa discrète besogne pour soutenir la voix.

Depardieu chanteur? On n'en attendait pas tant. Il suffisait déjà de sa diction magistrale. Pourtant, le comédien a la justesse requise,

le dynamisme qui sied à la musique. Plus que sur le disque récemment paru, sur scène la mélodie s'est consolidée, affirmée, raffermie. Embellie pulmonaire d'un monstre sacré en visite chez sa dé-

funte consœur. Il use de son timbre large, de ces graves fameux qui ronflent tel l'ogre attendri, de cette faiblesse sublime dans la voix, aigus fragiles qu'on croirait le grand Gégé en conversation avec un tout petit oiseau dans sa main de géant. Combien de clichés traînent dans l'ombre du comédien? La voix, on la connaît pour son cinéma. On sait le cabot capable d'en faire des tonnes... Rien de tout cela ici. Tout, ce soir-là, tombe à point nommé, ni trop ni trop peu: juste énorme.

Parole sacrée

Depardieu a-t-il cette «légitimité» d'avoir vécu auprès de Barbara, partagé la scène avec elle? Cela fait-il de lui le dépositaire de son œuvre? On en a entendu, des repreneurs. À qui l'originalité, l'indiscutable élégance? Avantage certain au grand Gérard, qui navigue hors catégorie. C'est Depardieu qu'on admire. Barbara qu'on adore. Lui dans elle qu'on accepte comme une évidence.

Longtemps, ce soir-là, le public s'est tu. Pas une note, ne serait-ce que susurrée. Comme s'il fallait garder vierge cet instant, comme si la parole de Gérard Depardieu contenait quelque chose de sacré. Puis enfin, timidement, sur la pointe des pieds, l'assemblée s'est mise à chanter elle aussi: «Dis, quand reviendras-tu?»

Les Athénéennes, festival tutti frutti

● Le plat de résistance, le dessert, le fromage, et le digestif. Se rendre aux Athénéennes, c'est accepter un repas copieux, alignant dans une même soirée des styles qu'a priori tout oppose. C'était samedi dernier, à l'Alhambra, où jouait l'ensemble contemporain Batida, de Genève, suivi du pianiste de jazz Bojan Z, puis du trio syrien Sham. Enfin, le dancefloor house improvisé dans le hall d'entrée de l'Abri voisin. Genre de programme que la jeune manifestation, 8e édition, remet à peu près tous les soirs jusqu'au samedi 9 juin.

Le festival souffrirait-il de boulimie? Considérant que trois programmeurs œuvrent ensemble - le pianiste de jazz Marc Perrenoud pour le jazz, la pianiste classique Audrey Vigoureux pour le classique, le pianiste contemporain Valentin Peiry pour le contemporain, tous trois à l'affiche par ailleurs - on constate, in situ, qu'il s'agit d'un

syndrome de mélomanie aiguë. Incurables musiciens épris de musique...

Concrètement, cela donnait, samedi: une pièce créée par le dit Peiry, «Ex Machina», bruits de machines sur bande ouvrant sur les percussions imitant les machines, tandis qu'un piano intercale des notes rêveuses. Œuvre hybride dans un festival hybride. Ludique, sans flamber. Batida ensuite: si l'on s'exaltait sur l'effort performatif d'une transcription pour deux pianos et percussions du «Sacre du printemps» de Stravinski, la pièce qui suit, «Mean-E» - inspirée, mais on ne sait trop comment, de la précédente - s'avère autrement fascinante: batterie puissante, vibraphone obsédant, voilà que le contemporain s'ouvre au rock industriel. Renversant.

Bojan Z enfin. Celui qui fait des merveilles au piano restait ce soir-là parfois en peine devant les choix à suivre. On admire son art

de la mélodie, la folie de son clavier Fender, la force de Thomas Bramerie à la contrebasse et de Martijn Vink à la batterie. Et s'il ratait - problème technique - l'introduction d'un synthé dans son set, l'ensemble gardait cette générosité, cette spontanéité propre au pianiste franco-serbe.

On était prêt à rentrer se coucher, quand les notes cristallines de la cithare «kanoun», les accents feutrés de la clarinette, ont retenti à l'étagé. Devant Sham, trio syrien établi à Berlin, le public s'est assis sur des tapis, les conversations se sont tuées. Il y eut comme un temps suspendu dans la soirée.

Les Athénéennes, voilà un festival chaleureux, charmant à souhait. Qui n'a pas oublié de servir, outre la musique, le meilleur vin afin de réunir, c'est une curiosité, l'amateur de classique et le rocker, le grand bourgeois et l'alterno. **F.G.**



Isabelle Falconnier a présidé le Salon du livre. OLIVIER VOGELSANG

Le Salon du livre fait sa mue

Manifestation

Présidente depuis sept ans, Isabelle Falconnier s'en va. La direction du salon entend poursuivre son recentrage sur les éditeurs

On lui doit un repositionnement très clair du Salon du livre de Genève sur la littérature et les écrivains. L'initiative de mentorat Parraïns & Poulains, c'est elle. Le programme pour jeunes auteurs «De l'écriture à la promotion», c'est elle. La création des différentes «Places» pour dessiner une carte des genres littéraires à l'intérieur du salon, elle encore. Une ligne graphique épurée et élégante, elle toujours. Isabelle Falconnier, en sept ans de présidence et de direction éditoriale, a indéniablement imprimé sa marque sur la manifestation printanière. Aujourd'hui, elle s'en va: «J'arrive à la fin d'un cycle, confie-t-elle. Après ces sept très belles années, j'ai entamé une réflexion personnelle. La présidence artistique du Salon du livre m'a énormément apporté, elle m'a offert un lien avec le public qui est primordial pour moi, mais c'est aussi une charge mentale conséquente.»

La direction du salon et de Pallexpo a, de son côté, mené son examen de conscience. «Durant sept ans, Isabelle a personifié à merveille le Salon du livre. Elle lui a insufflé sa jeunesse, son dynamisme, ses idées», souligne Claude Membrez, président du conseil de la Fondation pour l'écrit. «Mais elle n'était pas seule, elle avait une équipe à ses côtés. L'heure est venue d'un coup de sac.» La fréquentation, en baisse - 87 000 visiteurs cette année - ne semble pas émeouvoir plus que de raison Claude Membrez. Il constate néanmoins: «Nous devons nous renouveler, faire autre chose, autrement. Poursuivre le recentrage sur les éditeurs, amorcé il y a deux ou trois ans. Nous ne sommes pas un festival d'auteurs, comme le Livre sur les quais à Morges ou les Quais du polar à Lyon, mais bien un salon d'éditeurs.» Il y a là un défi commercial de taille à relever: vendre des espaces d'exposition à des secteurs, l'édition et la presse, qui sont à la peine économiquement.

Isabelle Falconnier va, elle aussi, se concentrer sur ses fondamentaux: «Je rejoins l'organisation de la Fête des vigneronnes, une manifestation qui me tient très à cœur. Je suis née à Blonay et pour les gens de la Riviera, elle représente notre héritage socioculturel, notre patrimoine.» **Pascal Zimmermann**
@zimmermann18